Télé, Arte. Cecilia Bartoli chante Steffani. Mercredi 26 décembre 2012, 18h40

concerts filmés

Cecilia Bartoli chante Steffani

Arte, mercredi 26 décembre 2012 à 18h40



Steffani le sensuel. Tournée au château de Versailles (salon d'Hercule, salle basse, chapelle royale…), cette série d'airs d'opéras révèle le génie lyrique du compositeur oublié **Agostino Steffani (1654-1728)**. La diva romaine **Cecilia Bartoli** chante Steffani dans le palais baroque des rois de France, en particulier dans la galerie des glaces ou dans le bosquet de la colonnade (œuvre maîtresse signée Lenôtre en 1679)… sur le plan musical, la cantatrice retrouve les musiciens du disque Mission paru en septembre 2012: **Diego Fasolis et I Barocchisti**; les enchaînements sont soignés (air de fureur d'Ermolea puis prière plus tendre d'Alcide (La Cerasta) justement sous les lustres et face aux miroirs historiques (l'une des rares prises directes réalisées in situ); la mezzo s'implique pour nous dévoiler la flamme

amoureuse d'un précurseur de Haendel, indiscutablement doué. Avouons notre réserve quant aux airs martiaux (où la voix redouble d'acrobaties coloratoures comme une trompette), l'écriture n'y est guère innovante, tout au plus conforme au premier XVIIIè; mais quand Cecilia évoque la torpeur voire l'extase amoureuse, ressuscitant Niobe, Anfione (le fameux air des Sphères amies, où sur un tapis de cliquetis discrets, la voix évoque l'harmonie céleste…), surtout Sabina (Sphères palpitantes, véritable appel au sommeil attendri par les deux flûtes), l'ivresse et la justesse expressive enchantent.

Cecilia Bartoli chante Steffani

Extase à Versailles

Steffani à Versailles, l'idée est plus que pertinente: elle se justifie même car le diplomate compositeur joua du clavecin devant Louis XIV… A voce sola (mais accompagnée par un théorbe quand le luth véritable aurait été plus adapté et historiquement plus juste), la prière introspective comme une berceuse d'Amami (Niobe) prend tout son sens dans l'écrin des boiseries à la capucine de la salle des chantres attenant à l'orgue de la chapelle royale… Même accomplissement total, dans la magie du cadre, pour cette » Nuit amie » d'Alcibiade, où l'endormissement le dispute au rêve et à l'enchantement. On rêve demain d'écouter enfin un opéra de Steffani (Niobe, Sabina, Alcibiade?)… à l'Opéra royal.

1 heure de pure délectation musicale dont deux duos avec Philippe Jaroussky. DVD événement de décembre 2012.

Mission. Cecilia Bartoli chante les musiques d'Agostino Steffani. Diego Fasolis, I Barocchisti. 1 dvd Decca 074 3604.

Airs d'opéras, Stabat Mater (extrait)…

Prochain défi artistique pour Cecilia Bartoli: Norma de Bellini (version pour Maria Malibran, mezzo). Avec Rebeca Olvera, John Osborn, Michele Pertusi… Orchestra La Scintilla. Giovanni Antonini, direction. **Festival d'été de Salzbourg, les 17, 20, 24, 27 et 30 août, Haus für Mozart.**

CD. Viva Verdi: ouvertures & preludes (Chailly, 2012, Decca)

Curieux enchaînement d'extraits symphoniques, préludes et ouvertures des opéras de Verdi… passer de l'intimité de La Traviata à la tempête d'Il Corsaro puis écouter l'ardente fièvre de la sinfonia de Nabucco (superbe tempérament volcanique de l'orchestre) est un parcours certes contrasté mais un peu abrupt… Même vertiges éprouvés dans le passage entre les ballets de Jérusalem et le prélude du I d'Aïda…

Hommage au Verdi symphonique



Mais l'engagement parfois éruptif et sec du chef **Riccardo Chailly** est la marque distinctive de l'album: il sait tempêter et même rugir avec une efficacité et un aplomb communicatif. **Nabucco** rappelle combien le choc de ce premier vrai succès de Verdi à l'opéra fut électrique: énergie qui va crescendo, motricité inextinguible,

l’impétuosité dont fait preuve le chef muselant avec nervosité son orchestre, semblent vouloir en découdre.

La noblesse (cuivres introductifs) et la solennité puis l’ardente prière qui sourd dès le premier énoncé de **Jerusalem** détache une autre qualité de la part des interprètes: la finesse et l’intériorité. Voilà donc au final, l’un des meilleurs corpus du Verdi symphonique. Le fil pathétique qui confère à Jerusalem sa profondeur et sa vérité est excellemment exprimé à travers l’ouverture et le cycle des airs de ballet (de rigueur pour la commande qui émane de la grande boutique parisienne…).
Boullonnement magistral et crescendo haletant pour la sinfonia de **Giovanna d’Arco** avec ses coupes aspirées comme des déflagrations syncopées… Chailly se montre en connexion directe avec l’urgence et la vitalité mordante d’un Verdi marqué par le destin… (justement sur ce point, l’ouverture de **Macbeth** pourrait être le seul point faible d’un programme farouchement défendu: trop fort, trop dur, commencé trop forte, les tutti qui suivent frôlent l’éclatement, et les séquences plus intimes, s’enlisent étrangement comme asphyxiées…
Nonobstant, dans les autres volets de la sélection, la détermination du chef se montre droite, radicale, parfois dure et brutale (**La Forza** conclusive est d’une ardeur nouvelle, son énergie canalisée avec une fluidité étrangère à ce qui a précédé: c’est la réussite du programme)… Voilàqui démontre outre le génie dramatique de Verdi, son sens inné du timing, de la construction très habile dans l’enchaînement des climats contrastés (séquences où brille l’harmonie, bois et flûte, enchaîné au chant des cordes et aux fanfares impétueuses)…
Certes on pourrait regretter un manque de mesure, un surcroît de décharge électrique… mais l’implication totale des interprètes pour faire surgir ce feu bouillonnant de la marmite verdienne se révèle exemplaire. Premier cd d’envergure et finalement d’un contenu artistiquement varié voire défricheur (Sinfonia *Alzira,* prélude du I d’*Il Corsaro*…).

L’année Verdi 2013 s’annonce prometteuse. On attend l’intégrale Verdi annoncée par Universal avec impatience.

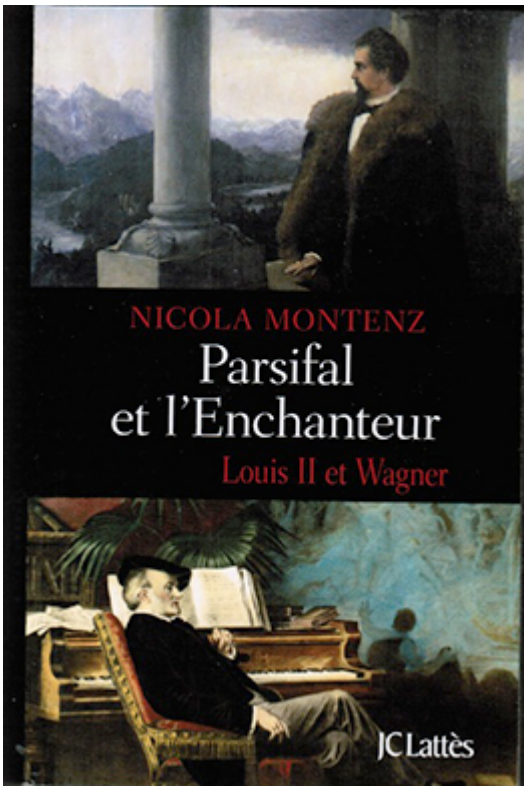
Riccardo Chailly: Viva Verdi. Ouvertures et préludes, airs de ballets (I Vespri Siciliani, Alzira, La Traviata, Il Corsaro, Nabucco, Jerusalem, Giovanna d’Arco, Aida, Macbeth, La Forza del destino… Filarmonica della Scala. Ricardo Chailly, direction. 1 cd Decca, enregistré à Milan (Auditorium, juin 2012).

Livres. Nicola Montenz: Parsifal et l’Enchanteur (JCLattès)

Livres. Nicola Montenz: Parsifal et l’Enchanteur. Editions JC Lattès.
Printemps 1864, surendetté, au bord du suicide, souffrant de sa relation désastreuse avec son épouse Minna, **Richard Wagner** désespère aussi de n’être jamais compris ni reconnu pour son art. Le fugitif est au fond du gouffre quand le destin, miraculeusement lui tend la main et apaise toutes ses désillusions…
Le miracle s’incarne dans la personne d’un Lohengrin des temps modernes, venu le sauver: le jeune **Louis II de Wittelsbach**, alors âgé de dix-huit ans, tout juste couronné roi de Bavière. Louis reste fasciné par les opéras chevaleresques et romantiques de Wagner: Tannhäuser, Lohengrin ont bercé l’imaginaire de son enfance et atténué l’éducation très spartiate imposé par son père. La musique si prenante de Richard a soudainement mis en branle les fresques héroïques du château royal de Hohenschwangau où la famille passe chaque été… Pour les deux âmes, l’homme de 50 ans et le jeune homme

de 19 ans, la rencontre relève du mystère et du magnétisme le plus inouï.

Eté 1864 : les miracles d'une rencontre



Le souverain lui alloue une pension à vie, efface ses dettes, met à disposition la somptueuse villa du lac de Starnberg où le compositeur peut enfin s'installer bourgeoisement… curieux bouleversement pour l'ex révolutionnaire.
Mais comptant sur ce mécène imprévu, Wagner retrouve dès l'été 1864, **Cosima von Bulow**, la fille de Liszt, dont il tombe amoureux. Cosima qu'il connaissait déjà est alors mariée au chef d'orchestre Hans von Bulow, lui-même partisan depuis le début des opéras de Wagner. Cosima est la seconde personne miraculeusement placée dans le vie de Wagner en 1864… Elle restera comme Louis II, à ses côtés, coûte que coûte, dans une adoration totale. L'année 1864 est donc celle d'une renaissance pour Wagner: richesse, soutien, protection et amour sont les ingrédients d'une période miraculeuse où il ne manque que l'inspiration pour prolonger son œuvre lyrique, riche déjà des premières légendes romantiques, Tannhäuser, Lohengrin, Tristan… le grand œuvre ne tardera pas à venir avec L'Anneau du Nibelungen dont l'achèvement et le lieu pour le créer idéalement (le futur théâtre de Bayreuth) seront réalisés grâce à l'appui indéfectible de Louis II.

L'auteur, citant ses sources, dans un style raffiné et précis retrace les épisodes d'une aventure humaine, spirituelle et

artistique dont l’originalité et le caractère miraculeux dépassent l’imagination. Wagner eut bien du génie, mais il ne manqua pas non plus de chance. C’est peut-être surtout à l’essence même de sa musique, et l’impact des forces psychiques qu’elle produit sur ceux qui la reçoivent, que le compositeur doit sa résurrection financière, humaine, artistique à 50 ans.

Plume impeccable, faits scrupuleusement restitués, le texte est captivant et dévoile ce qui est au cœur même de l’univers wagnérien: l’humain. Si son théâtre peint la désillusion, l’impuissance, la malédiction mais aussi le désenchantement collectif (avec les appels à la compassion et à la fraternité), l’homme même s’il a souffert, aura vécu une existence hors normes, de la dépression suicidaire au dénuement le plus total jusqu’à la gloire et au soutien le plus entier de ses proches. En intitulant son récit biographique, au final très peu romancé, » Parsifal et l’Enchanteur « , l’écrivain italien **Nicola Montenz** (né en 1976) célèbre le plus vibrant hommage au miracle d’une rencontre humaine improbable dont allait sortir le cycle lyrique le plus décisif de l’histoire du genre: le Ring. Passionnant.

Nicola Montenz: Parsifal et l’Enchanteur. Louis II et Wagner. Editions JC Lattès. Parution: janvier 2013. 300 pages. ISBN: 978 2 7096 3950 7.

Arte. En direct de Vienne pour Noël, 24 décembre

2012,20h

TEST télé. Simont Rattle dirige Casse Noisette à Vienne pour Noël

etc,et…..

CD. Arvo Pärt: Adam’s Lament (1 cd ECM News Series)

CD. Arvo Pärt: Adam’s Lament (1 cd ECM NS)



Création du dernier opus d’Arvo Pärt: Adam’s lament. La pièce de Pärt relance continûment la tension, sachant envelopper l’action avec une maestrià évidente: coupe efficace, accentuation prosodique claire et naturel qui favorise la libre projection du texte: à la fois chanté par le chœur, la soprano et le moine. Programme magistral.

Arvo Pärt: Adam’s Lament (2011). Voici assurément l’un des enregistrements les plus fascinants du compositeur contemporain estonien, Arvo Pärt. Fidèle depuis toujours à l’œuvre et au travail du musicien, le label ECM signe ici une réalisation exemplaire. Le connaisseur comme le néophyte y (re)trouvent la palette expressive d’une étonnante diversité propre au créateur contemporain. S’il ne se dit pas croyant (c’est à dire affilié à une religion particulière), – même s’il s’est converti au culte orthodoxe, Pärt s’est toujours scrupuleusement gardé de prêcher en musique-; son écriture

diffuse un sentiment de plénitude, portée par une aspiration inextinguible vers l'Ailleurs; c'est aussi comme en témoignent les deux berceuses écrites en 2002 pour Jordi Savall (et son ensemble Hesperion XXI), une âme inspirée capable d'atteindre jusqu'à l'innocence de l'enfant qui demeure en chacun de nous.Curieux effet de continuité entre la nouvelle pièce Adam's Lament et le **Beatus Petronius** (1990-2001) qui lui succède; les deux pièces s'enchaînent (et même se répondent idéalement), par un effet de murmure pacifiant au terme des déflagrations d'Adam's lament, murmure exprimé dès le début du Beatus en un climat suspendu immédiat… ; même recueillement aérien, suspension des mondes flottants, et surtout état indistinct entre ravissement et suprême compassion qui est l'antichambre vers cet autre monde, espace et infini à la fois, vers lequel tend toute l'oeuvre d'Arvo Pärt. S'il était un langage propre à nous abstraire de toute réalité matérielle, la musique de l'Estonien en écrirait le texte référentiel.Avec sa musique si sensorielle, les yeux se ferment et l'âme s'ouvre, s'affranchissant de toute nécessité. Avec ce nouvel opus à ajouter à un corpus déjà magistral en accomplissement du même type, le compositeur reste constant dans son irrépressible quête, porté par l'inextinguible certitude de ses propres visions.Pour autant, doué d'harmonies planantes, Arvo Pärt sait aussi saisir avec parfois violence: si le Beatus Petronius est caressant et d'un balancement hypnotique, **Adam's Lament** est d'une architecture élargie et d'un mouvement très dramatique. La pièce est dédiée à l'Archimandrite Sophrony, Sakharov et son message regroupe deux valeurs: humilité et amour.

Début au tutti exalté, plein d'une puissance tragique qui déclame comme un chant de désespérance collective: dès son début, la nouvelle pièce prend à la gorge, cri et chant de résistance renforcés encore par les vagues non moins radicales des seules cordes (puisque l'oeuvre de plus de 24 mn est écrite pour chœur et orchestre de cordes). Très vite, un pur climat suspendu, à la fois mystérieux et de totale étrangeté s'impose, nourri très vite dans l'exposition des voix féminines, superbement étagées, par un sentiment de compassion: c'est le plainte d'Adam, humanité et individu, qui concentre toutes les douleurs de l'âme humaine; le texte est

un hymne et une prière pour le salut de cet homme qui nous précède tous et nous représente chacun: grand dans sa détresse, fragile par la malédiction qui l'a frappé dès l'origine. Le banni du Paradis, écarté des grâces divines qui lui était pourtant réservées, accomplit son destin terrestre, dans une pièce musicalement qui a contrario aspire à l'élévation, le détachement suprême, la reconstruction. Le désespéré du Paradis, espère comme nous, humble pêcheur, la reconquête de l'amour. Essentiel, allusif, d'une austérité très habité, grâce à l'engagement des interprètes choisis pour la première discographique d'Adam's Lament, le nouvel opus est l'un des plus saisissant composé par Arvo Pärt. Chant de douleur rentrée et toujours à l'énoncé si pudique, le Lamento puise sa puissance d'évocation dans un tissu sonore grave et sombre d'une sincérité irrésistible.

Dramma et béatitudes

Le Salve Regina (commande de la Cathédrale d'Essen en 2001 pour les 75 ans de l'évèque) est une musique enveloppante et caressante, vrai ballet de douceur réconfortante: joué pour des funérailles, elle apporterait le dernier réconfort, l'ultime paix. Recueillement tendre, épanouissement exalté et suspendu. Le chœur, d'une couleur céleste, réconforte, absout, enivre même. Il traverse des monts et paysages embués pour atteindre des cimes toujours plus élevées; c'est aussi comme l'explique le compositeur une expérience sonore et spatialisée unique, chaque chœur occupant un point différent dans la nef au moment de la création: le flux musical agit comme un entonnoir, conduisant peu à peu vers le point ultime d'une quête collective portée par un dramatisme ascendant. Mais a contrario de sa concentration progressive, l'écriture part d'un tutti collectif unisono et se termine en un éclatement grandiose et intime à la fois (c'est la grande force de la pièce) en une riche texture polyphonique à 8 parties. Voilà

encore une pièce magistrale de Pärt (plus de 12 mn), dédiée à la Vierge Marie dont la statue en or est connue et célébrée depuis des siècles à Essen.

Alleluia-Tropus a été composé pour le festival de Bari en 2008, lieu où résident les reliques de Saint-Nicholas: déjà chanté par Vox Clementis dans sa version original de 2004, la pièce sonne très école française médiévale: à la fois apparente badinerie et ballet plein de noblesse.

Sur un texte dramatique lui aussi, **L'Abbé Agathon** (2004-2008), chanté en français, est l'autre pilier de l'album: par sa dimension (14mn), par la gravité saisissante de son texte: une allégorie sur le don de sa personne comme une épreuve cachée: un lépreux se présente sur la route d'Agathon et éprouve sa générosité et son sens du partage; à la fin de la journée, le lépreux disparaît après avoir béni l'homme doué de générosité et d'amour, c'était un ange venu mesurer sa bonté naturelle. On retrouve cet ascétisme sonore, rude, grave parfois âpre propre à l'orchestre de cordes seules. Les deux solistes sont magnifiques: amples sans aucune démonstration, et le choeur de femmes narratif, un modèle de franche expression. La pièce de Pärt relance continûment la tension, sachant envelopper l'action avec une maestrià évidente: coupe efficace, accentuation prosodique claire et naturel qui favorise la libre projection du texte: à la fois chanté par le chœur, la soprano et le moine. Programme magistral.

Arvo Pärt: Adam's Lament. Beatus Petronius. Salve Regina. Statuit ei Dominus. Alleluia-Tropus. L'Abbé Agathon. Estonian Lullaby, Christmas Lullaby. Latvian Radio Choir, Sinfonietta Riga, Vox Clamantis, Estonian Philharmonic chamber choir, Tallinn chamber orchestra. Tonu Kaljuste, direction. 1 cd ECM New series 476 4825. Enregistrement réalisé en 2011 (Adam's lament, L'Abbé Agathon, Salve Regina…), en 2007 (les deux dernières œuvres).

CD. Rabaud: Symphonie n°2, La Procession nocturne… Nicolas Couton, direction (1 cd Timpani)

CD. Nicolas Couton dévoile le symphonisme de Rabaud (Timpani)
Rabaud: Symphonie n°2, La Procession nocturne
Nicolas Couton, direction (1 cd Timpani)

Franckisme et wagnérisme



Henri Rabaud, fils d'une famille très musicienne, embrasse la carrière musicale avec tempérament et personnalité, comme en témoigne le flamboiement et l'ambition de sa Symphonie n°2 (ici légitimement dévoilée en première mondiale!). On regrette trop souvent le manque de défrichement et de curiosité des labels moteurs; preuve est à nouveau faite que l'initiative (et la justesse de vue) vient des petits éditeurs, passionnément investis pour la redécouverte de la musique française. Rabaud bien oublié aujourd'hui fut pourtant un compositeur académique particulièrement célébré de son vivant (il devient membre de l'Institut en 1918). Celui qui né en 1873, obtient le Premier Prix de Rome en 1894 avec la cantate Daphné, se montre a contrario des romantiques sauvages et remontés tels Berlioz ou Debussy, plutôt inspiré par le motif romain et sa Symphonie n°2 porte avec éloquence un lyrisme orchestral très marqué par ce séjour ultramontain. Le futur chef à l'Opéra de Paris entre 1908 et 1914, y révèle une saine sensibilité propre à embrasser le massif symphonique non sans noblesse, grandeur,

souvent fièvre ardente et communicative, dans des formats parfois impressionnants.Composée entre 1896 et 1897, livrée comme » envoi de Rome « , puis créée à Paris aux Concert Colonne en novembre 1899, la **Symphonie n°2** opus 5 indique clairement la pleine maturité du jeune maître capable d'une réelle hauteur de vue, maîtrisant l'écriture et les dialogues entre pupitres dans une échelle souvent monumentale, comme dans l'essor d'une inspiration équilibrée, solaire, lumineuse (somptueusement apaisée: second mouvement), ou à la façon d'un scherzo d'une vitalité chorégraphique (allegro vivave ou 3è mouvement).
Dès le début, le double appel des fanfares qui convoque immédiatement le colossal (brucknérien) et aussi l'amertume orchestrale wagnérienne, indique un sillon ouvert par les Lalo, Saint-Saëns, surtout César Franck: le chef réussit indiscutablement cette immersion immédiate sans développement préparatoire, en un flux tragique et solennel… où l'écriture joue surtout sur les cordes et les cuivres. Force et muscle des cuivres jusqu'à la fin disent en particulier un sentiment de tragique insurmonté. Nous sommes au coeur de la mêlée: l'expression d'une catastrophe non encore élucideé ou résolue.
Puis c'est l'ardente prière (cor et harpe) d'un instant où l'énergie première est subtilement canalisée (2ème mouvement Andante).
Dans le 3è mouvement, plus dansant, la détente, à la façon d'un scherzo pastoral parfois un peu illustratif dépouillé de toutes scories intérieures, introspectives, dénué de poison wagnérien, chef et orchestre savent mesurer leurs effets.

Révélation symphonique

Rien n'est comparable aux déferlements suivants qui citent et Franck et surtout Saint-Saëns… Sans appui ni épaisseur, le chef souligne avec éclat tumulte et orage, ce bain de symphonisme éclectique, voire oriental… poison et aspiration d'un vortex cataclysmique aux relens irrésistibles et immaîtrisés. La direction reste à l'écoute des nombreux plans sonores, des multiples climats expressifs d'un mouvement particulièrement développé (comme s'il s'agissait d'un poème symphonique souverainement assumé, de près de 14 mn): opulence

et suavité symphonique… clarté polyphonique des cuivres… inquiétude et étrangeté… dans un final à la fois plein de mystère, de forces menaçantes et d'espoir à peine filigrané, le chef indique non sans nuances, ce tissu sonore, particulièrement riche et allusif finalement tourné vers la lumière.
En en exprimant la saveur personnelle, toujours sincère, Nicolas Couton réussit un tour de force magistral, délivrant le parfum singulier d'un franckisme hautement assimilé et nettement original, où aux côtés d'un wagnérisme italianisé, perce aussi l'école franche et charpentée de Massenet, le maître de Rabaud.Autour du ton axial de la bémol majeur, **la Procession nocturne d'après le Faust de Lenau** (composée à l'été 1898), est jalonnée d'autres marqueurs stylistiques qui citent plus manifestement encore la source wagnérienne: lueurs tragiques, poisons wagnériens, immersion dans un bain de vapeurs sombres et lugubres, c'est une traversée parsemée d'éclairs rauques et amers, sans issue, d'une volupté quasi hypnotique. Rabaud se montre là encore d'une éloquence allusive exemplaire et d'une efficacité dramatique réellement captivante : errance de Faust dans une nuit sombre où perce comme un apaisement imprévu, le spectacle de religieux en procession, indiquant comme une clarté salvatrice dans un océan de ténèbres… ici le maudit peut percevoir un rayon inespéré.Là encore le geste du chef **Nicolas Couton** se montre d'une irrésistible richesse poétique: dans son dénouement, la marche vers la lumière, pleine d'espérance et de ferveur reconquise, captive. Tandis que le sentiment profond d'accomplissement et d'irréversible, d'inéluctable voire d'irréparable… dévoile une connaissance intime de la partition.Belle complicité enfin entre le chef et les instrumentistes du Philharmonique de Sofia: l'**Eglogue** (composée à Rome vers 1894 et créée en 1898) fait souffler un vent printanier où s'accomplit la magie des cordes avec le hautbois aérien, d'une angélique inspiration. Rien à reprocher ni à discuter au geste d'une rare subtilité de ton, sachant laisser s'épanouir la caresse voluptueuse des instrumentistes solo (cor magnifique entre autres). De sorte que comme l'envisage la notice, il flotte dans cette églogue essentiellement classique, des réminiscences du Prélude à l'Après midi d'un faune de Debussy: même aspiration à une

harmonie rêvée et miraculeuse avec la nature, même enchantement d'un orchestre éblouissant par ses teintes mordorées et glissantes.
Autant de signes passionnants d'un créateur opportunément dévoilé, orchestrateur impétueux et ciselé dans la veine debussyste, à redécouvrir dont l'opéra Mârouf savetier du Caire créé à l'Opéra-Comique en 1914 reste le plus beau succès lyrique au début du XXè et avant la grande guerre. La musique de Rabaud ne pouvait obtenir meilleur hommage, compter ambassadeurs plus inspirés.
Henri Rabaud (1873-1949): Symphonie n°2, La Procession nocturne, Eglogue. Orchestre Philharmonique de Sofia. Nicolas Couton, direction. 1 cd Timpani. Référence 1C1197. Enregistré à Sofia (Bulgarie), en mai 2012.

Compte rendu. Bruno Procopio ressuscite Marcos Portugal à Rio (10 décembre 2012)

Rio, Opéra. Le 10 décembre 2012. Marcos Portugal: L'oro no compra amore… Leonardo Pascoa (Giorgio), … Orchestre Symphonique du Brésil (OSB, Orquestra Sinfônica Bresileira). Bruno Procopio, direction

L'Oro no compra amore ressuscite à Rio

Exaltante réhabilitation à **l'Opéra de Rio (Theatro Municipal)** du compositeur luso brésilien **Marcos Portugal**: son opéra

comique italien **L'Oro no compra amore** valait bien cette recréation, d'autant que déjà applaudi et même célébré dès 1804 à Lisbonne, il s'agit du premier opéra italien créé sur le sol brésilien à l'époque du jeune empire brésilien en 1811. L'initiative est d'autant plus légitime que Rio redécouvre l'un de ses compositeurs les plus importants; de surcroît grâce à un musicien natif: **Bruno Procopio**, ardent défenseur pour la réhabilitation du compositeur, gloire musicale de Lisbonne, Vienne, Paris, Londres jusqu'à Rio… Il est naturellement pertinent de recréer un opéra comique du Rossini tropical, génie du théâtre lyrique et surtout serviteur de la couronne portugaise: de Maria Ier, au Régent Joao devenu Joao VI, puis à son fils Pedro, premier empereur du Brésil indépendant-, Marcos Portugal est un auteur loyal et fidèle, créateur fécond, immensément doué dont la représentation en version de concert de L'oro no compra amore de 1804, rétablit la force d'un caractère vif et palpitant, surtout ce mordant facétieux qui montre aussi une intelligence remarquable dans l'art du timing dramatique.

Portugal, le Rossini brésilien

Malgré une distribution bancale (de loin la performance du Giorgio du baryton **Leonardo Pascoa**, le loyal amant de Lisetta, se bonifie en cours de séance: bel aplomb vocal et finesse de plus en plus assurée), la réalisation de l'opéra sur la scène carioca n'a pas manqué de panache ni de fièvre musicale, en particulier gâce au geste millimétré du jeune chef **Bruno Procopio**, spécialiste de Rameau, Couperin et autres compositeurs baroques: la main du jeune maestro préserve au delà des vocalités engagées et diversement fanfaronnantes, l'unité du drame, sa motricité pétillante… Le chef canalise ses troupes, en fait jaillir des accents d'une belle vivacité; sa précision et son énergie très réfléchie sont un régal et donnent souvent de merveilleuses prouesses au moment du concert ; car de l'intensité, il en faut pour bien jouer le théâtre de Portugal: un jeu permanent de séduction, confrontations, surenchère vocale à plusieurs personnages qui

citent les meilleures comédies de Haydn et de Mozart; préfigure la trépidation et l'urgence d'un Rossini, tout en préparant le bel canto du plein XIXè ; annonce surtout les joyaux donizettiens: tout au long du programme, on aura certes pensé à Rossini (Le Barbier, de 12 ans plus tardif à L'Oro s'annonce dès le début dans le choeurs d'hommes à mezza voce, puis dans le fameux final du I), surtout à Donizetti… Portugal approche par la finesse théâtrale des situations et la profondeur des profils psychologiques ce Don Pasquale par exemple dont la Norina à venir, se profile déjà dans cette élégance faussement badine du rôle de Lisetta, pleine d'astuces et de facéties en diable. Maîtresse des cœurs, arbitre faussement ingénue d'une comédie qui est déjà un marivaudage.
Duos, trios, et surtout ensembles (final du I, de près de 20 minutes)… l'auditeur n'a pas une minute à lui pour prendre le temps de mesurer la virtusoité irrésistible de celui qui en 1804, n'est pas encore le directeur de la musique de la cour de Rio, mais le maître absolu de la scène lyique à Lisbonne, comme directeur de Teatro Royal Sao Carlo.
D'autant que la représentation de ce soir, nous épargne tous les récitatifs. L'urgence et la subilité fulgurante sont donc les qualités maîtresses du spectacle en version de concert, admirablement défendues par un chef qui cisèle, accentue, insuffle à la bouillonnante partition, ce grain de finesse, de folie, de suprême élégance. Même en version de concert, la partition déborde de théâtralité ardente et vive.

Elégance virtuose

Le geste, la scupuleuse et vivante approche préservent le relief virtuose, souvent enchanteur des instruments de l'orchestre: une phalange ici peu habituée à ce genre de répertoire; preuve s'il en est que jouer Marcos Portugal dans le pays qui a vu ses derniers triomphes, les plus importants, est encore un défi à relever pour les instrumentistes locaux. L'accord particulier des clarinettes, des cors, la vitalité

des cuivres complémentaires (somptueuses trompettes d'une justesse admirable), cet équilibre mozartien et rossinien d'une palette musicale à la fois fine et colorée, rétablit la place (immense) de Portugal dans l'histoire de l'opéra italien au début du XIXè. L'Oro est même le premier opéra italien joué sur le nouveau continent au moment où Joao VI réclame près de lui son cher Portugal (1811).
D'une distribution aléatoire, où l'articulation de l'italien reste problématique en particulier chez Lisetta, saluons d'une manière générale, le tempérament expressif de chacun, tout en regrettant que tous manquent de cette finesse d'intonation, de ce naturel orfèvré mais naturel qui faisait les magnifiques interprétations d'une Berganza chez Rossini.
Nonbstant voici réhabilité et d'excellente manière, la vitalité irrésistible de Marcos Portugal dans ce Rio qui l'accueillit et lui réserva une nouvelle carrière glorieuse sur le nouveau continent. Après avoir rétabli dans une version réduite mais magnifiquement concertante (avec orgue), **la Missa Grande de 1782, une oeuvre de jeunesse composée pour Maria Ier, à Cuenca en avril 2012 (Espagne),** **Bruno Procopio** poursuit son exploration de l'œuvre de Portugal: cet Oro no compra amore restitué en décembre 2012, est éblouissant d'intelligence, de saine vitalité, de franche et nerveuse élégance. Réussite totale pour le jeune maestro qui peu à peu, depuis son travail tout aussi défricheur et audacieux avec l'Orquestra sinfonica Simon Bolivar de Venezuela (qu'il a conduit dans l'interprétation de Rameau), gagne peu à peu ses galons de très grand chef: jouer Rameau à Caracas (sur instruments modernes), rétablir Marcos Portugal à Rio, dans sa place, sont des défis relevés avec panache ; la diversité virtuose et souvent génial de Marcos Portugal mérite absolument l'engagement que lui réserve Bruno Procopio. Tout en servant un auteur encore trop méconnu, tout en permettant à une phalange orchestrale de premier plan à Rio, l'opportunité d'élargir son répertoire et de perfectionner son jeu expressif selon le style de l'époque, en redécouvrant un auteur qui a marqué l'histoire musicale locale, le chef dévoile une captivante attention aux partitions choisies. Défrichement,

audace, finesse, partage et générosité. Bravo Maestro !

Rio, Opéra (Teatro Municipal). Le 10 décembre 2012. Marcos Portugal: L'oro no compra amore (1804, version de 1811), cycle Opéra & répertoire, série lyrique en concert. Marianna Lima (Lisetta), Leonardo Pascoa (Giorgio), Geilson Santos (Alberto), Manuel Alvarez (Pasquale), Anubal Mancini (Cecchino), Andressa Inacio (Dorina), Veruschka Mainhard (Carlotta), Daniel Soren (Casalichio),… Orchestre Symphonique du Brésil (OSB, Orquestra Sinfônica Bresileira). Bruno Procopio, direction.

approfondir

Bruno Procopio: Pièces de clavecin en concerts de Jean-Philippe Rameau. Le claveciniste virtuose Bruno Procopio en dialogue avec trois autres solistes d'exception souligne l'invention expressive de ce nouveau dispositif instrumental qui fait de Jean-Philippe Rameau, un défricheur visionnaire… Pièces de clavecin en concerts de Jean-Philippe Rameau par Bruno Procopio, clavecin, avec **Philippe Couvert**, violon; **François Lazarevich**, flûte allemande; **Emmanuelle Guigues**, viole de gambe. Reportage vidéo exclusif

Bruno Procopio dirige le Youth Simon Bolivar orchestra à Caracas: jouer Rameau au Vénézuela (reportage vidéo avril 2011). Le 14 avril 2011, le jeune claveciniste et chef d'orchestre, **Bruno Procopio** se distingue comme directeur musical de l'**Orchestre des Jeunes Simon Bolivar à Caracas (Venezuela)**, qu'a conduit partout dans le monde le dynamique et si charimastique Gustavo Dudamel… La phalange qui joue sur instruments modernes n'était guère sensibilisée jusque là à la manière baroque.

La Missa Grande de Marcos Portugal à Cuenca

A Cuenca (Espagne, Castilla La Mancha), Bruno Procopio dirige en chef invité le choeur L'Echelle pour la Missa Grande de Marcos Portugal. Le concert en ouverture du festival SMR 2012 (Semana de Musica Religiosa de Cuenca) sollicite aussi le

concours de l'orgue historique baroque conçu par Julian de la Orden (1770) pour la Cathédrale. Concert événement qui est aussi le sujet d'un cd à venir début 2013. **Grand reportage vidéo réalisé en mars et avril 2012.**

William Christie ressuscite Belshazzar de Handel

Nouvelle production lyrique. **Les Arts Florissants: William Christie** ressuscite **Belshazzar de Haendel**, les 16 puis 18 décembre 2012, à Caen et Paris

Les Arts Florissants, nouvelle production

William Christie ressuscite Belshazzar

Belshazzar est, par ses dimensions et le traitement hautement dramatique de l'histoire et des personnages, un opéra sacré. Créé le 27 mars 1745, Belshazzar (Balthasar) demeure un volet majeur de la saison d'oratorios conçus par Haendel qui programme aussi des reprises dont Semele et Hercules. Antiquophile et lettré Shakespearien, le librettiste Charles Jennens agence avec intelligence les épisodes bibliques et l'histoire antique. Si l'Ancien Testament fournit les épisodes spectaculaires du banquet et des prophéties de Daniel, les historiens Xenophon et Hérodote inspirent le tableau du détournement de l'Euphrate… **William Christie et Les Arts Florissants** ressucitent le chef d'œuvre de la maturité d'un Haendel conteur et visionnaire, où la fresque historique et biblique se colore d'une intensité psychologique rare… **En lire +**

Georg Friedrich Haendel
Belshazzar, 1745
Le 16 décembre, 17h à Caen, Théâtre
Le 18 décembre, 20h à Paris, Salle Pleyel
(enregistré par France Musique)

Mozart: Don Giovanni, Nézet-Séguin (2011) 3 cd Deutsche Grammophon

AUx côtés des Anna et Elvira, palpitantes et passionnantes, voici le triomphe absolu du chef, capable d'obtenir quasiment tout de ses instrumentistes ! Coloriste, alchimiste, atmosphériste, Yannick Nézet-Séguin s'affirme magnifiquement et honore le prestige de la marque jaune…

Dauvergne: Hercule mourant (Rousset, 2011)2 cd Aparté

Résurrection majeure… Quelle musique ! Cet Hercule mourant, d'une force pathétique inouïe, s'impose de lui-même: s'il revisite le grand Rameau du début (Hippolyte), Dauvergne plonge au cœur de la veine tragique et terrifiante sans en dénaturer la source première